

Davide Longo

# L'AFFAIRE BRAMARD

*Traduit de l'italien par Marianne Faurobert*



ÉDITIONS DU MASQUE  
17, rue Jacob, 75006 Paris

# 1.

La porte entrouverte du cabanon. Son corps étendu sous la lumière diaphane de l'après-midi. Le dessin des entailles sur son dos nu. Des cheveux noirs éparpillés tout autour.

Faire quelques pas incertains en s'efforçant de ne pas y croire, puis tomber à genoux et rester là, les mains vaines le long du corps, sans cesser de regarder, tel Hector n'abaissant pas le regard devant Achille qui s'apprêtait à lui ôter la vie.

## 2.

Quand le réveil sonna, Corso était allongé dans son duvet, les mains derrière la tête, observant son haleine qui se condensait dans l'air froid et s'élevait, pour disparaître dans l'obscurité.

Une heure plus tôt, ou peut-être deux, le cri d'un animal au loin l'avait tiré du sommeil et, une fois réveillé, il l'avait écouté, immobile, l'imaginant à l'agonie ou mettant bas, jusqu'à ce que ce cri s'éteigne, laissant place au halètement du vent.

Corso fit taire le réveil d'un geste précis de la main, il alluma sa torche et consulta la Cyma qu'il portait au poignet. Elle indiquait 1 h 57. Le vent s'était calmé et à l'extérieur de la tente ne montait plus qu'un silence de bruits infimes.

Il baissa les yeux sur le livre laissé ouvert la veille près de sa gourde, ses pages tournées vers le bas, un peu de travers, comme les ailes d'un oiseau condamné à voler en cercle.

Dans les dernières lignes, la femme racontait à son mari, de retour d'un long voyage, que pendant son

absence, leur enfant était restée sage et docile mais qu'elle n'avait presque rien mangé et qu'elle s'était mise à dire, quoi qu'on lui propose, « n'y pense même pas ». Assis dans le canapé, l'homme l'écoutait, puis il ôta ses chaussures et répondait quelque chose qui laissait le problème entier.

Corso se massa la nuque. Deux gouttes de condensation couraient sur la toile, insectes à la carapace translucide. Puis il sortit son pantalon et ses chaussettes du fond de son duvet, rangea son barda dans son sac à dos et sortit.

Dehors, le clair de lune revêtait tout d'un même gris.

Il alluma le réchaud laissé à l'abri d'une pierre et, tandis que la flamme tremblotait, descendit au lac où il remplit sa casserole et se lava la figure. Sur le miroir d'eau, pas beaucoup plus grand que la piste d'un bal de village, des cercles couleur de lune se dilatèrent, mais quand il se leva pour retourner à sa tente, sa superficie était à nouveau sombre et lisse.

Il laissa tomber un sachet de thé dans la casserole et étudia les montagnes alentour : des cimes à peine au-dessus de trois mille mètres, anciennes, sans élan, zébrées de veines de nickel noircies par les pluies.

Il jugea celle pour laquelle il était venu. La veille au soir, au coucher du soleil, il lui avait semblé voir en elle une certaine beauté, de celles qui exigent de la patience pour être comprises. À présent, elle ne lui apparaissait plus que comme un triangle de noirceur froide.

— Tu es si méchante que ça? lui demanda-t-il.

La montagne le fixa, silencieuse, sa silhouette aussi aiguë que son nom en cinq lettres. Corso hocha la tête,

on allait bientôt voir ça, puis il s'éloigna de quelques pas, ouvrit sa braguette et urina. Au-dessus de lui, la nuit était limpide, les nuages lointains et statiques. De rares étoiles brillaient dans la portion la plus sombre du ciel.

Il ôta de son sac à dos tente, fourneau et duvet et cacha le tout sous un rocher au pied de la paroi, puis il jeta un coup d'œil au pierrier qu'il avait parcouru et il attaqua.

Il grimpa les premiers mètres en douceur, presque avec indolence, pour permettre à son corps de comprendre ce qu'il lui demandait. La roche était froide mais pas verglacée et offrait à ses doigts exactement ce qu'elle avait promis, aussi son esprit glissa-t-il vite dans la pièce blanche qu'il était venu chercher : une chambre silencieuse et dépourvue de portes, avec un seul grand tableau accroché, et tout le temps du monde pour en venir à bout.

Il sut qu'il approchait du sommet en apercevant la croix en fer qu'une tempête avait arrachée des années auparavant. À présent, elle pendait, la tête en bas, retenue par l'un de ses câbles métalliques.

Il la dépassa par un court passage transversal et en une dizaine de prises, il fut en haut.

Il sortit son thermos de son sac, se versa du thé et regarda le pierrier au pied de la montagne : les fragments de silex, sous le bleu lunaire, semblaient autant d'échines d'animaux à sang froid venus mourir ici au cours des siècles, côte à côte, dans le cimetière choisi par leur ancêtre. Et l'opale parfaite du lac, le sentier, le bois et enfin la route, où sa voiture reposait, à côté du pont, brique minuscule et simple. Vue de là-haut, toute chose paraissait figée mais palpitante, comme ce devait être avant que la vie ne s'épanouisse.

Il se passa la main sur le front, où sa sueur s'était déjà cristallisée.

Il pensa aux dernières pages du roman : la femme au centre de la pièce et l'homme assis dans le canapé qui l'écoutait, les pieds sur la table basse en verre. Derrière eux, un escalier dans des tons clairs ; rationnel et sans extravagances, comme l'ensemble du décor de la maison.

Il s'imagina montant cet escalier puis parcourant le couloir jusqu'à la chambre où, derrière une porte entrebâillée, une fillette de quatre ans était plongée dans le sommeil, la jambe gauche découverte.

Il se vit entrer et s'asseoir à côté d'elle ; déplacer une mèche de ses longs cheveux clairs et effleurer le creux derrière son genou, où la peau si fine laisse entrevoir le bleu des veines. Puis poser la tête sur l'oreiller et rester comme ça, le visage à quelques centimètres, à écouter le souffle léger entre ses lèvres, jusqu'à sentir une douleur obscure palpiter dans sa poitrine, comme un deuxième cœur.

Puis il se levait, allait à la fenêtre et réalisait, en apercevant les phares de la voiture à l'arrêt en bas de la maison, qu'une fois sorti, il n'aurait plus le droit de voir l'enfant, ni d'avoir de ses nouvelles. Plus jamais.

Corso se releva d'un bond, la bouche grande ouverte sur un cri de noyé. Les ténèbres alentour lui parurent infinies et le désir de sauter le traversa, puis la vue d'un nuage venu de la mer, solitaire, lent et innocent, le calma. Il cessa de trembler et de retenir le prénom de la fillette entre ses lèvres.

À l'est, loin dans la plaine, brillèrent, bien nettes, les lumières de villages dont, en y réfléchissant un peu, il

aurait pu dire le nom et, au-delà de ces géométries, la masse lumineuse de la grande ville.

Il leur jeta un dernier coup d'œil avant de renfiler son sac à dos et d'entamer la descente.

Le vent s'était levé et la nuit commençait à changer de couleur à l'est. Très loin, du versant français, s'élevait l'abolement d'un chien, comme une annonce.

### 3.

Il descendit rapidement le tortueux sentier muletier, parmi les maquis d'aulnes d'où s'envolaient les petits oiseaux qui y avaient passé la nuit, à l'abri de la chouette. Quelques semaines plus tôt, des vaches l'avaient arpenté et l'odeur froide de leurs bouses flottait dans l'air. Quelque part dans l'obscurité résonnait l'écho constant d'un ruisseau.

À une centaine de mètres de la rivière, il distingua la silhouette d'un petit tout-terrain, garé à côté de sa Polar. Appuyé au capot, un homme vêtu de gris ou de bleu, casquette sur la tête, regardait dans sa direction. Le fusil qu'il portait à l'épaule reflétait la pâleur de la lune avec une douceur hypnotique.

Il parcourut les derniers mètres sans hâte.

L'homme l'attendait au parapet, sur le pont, en fixant l'écume sous l'arche. Quand Corso le rejoignit, il sortit un paquet de cigarettes de sa poche et fit le geste de lui en offrir une. Au « non » de Corso, il tourna le visage vers le disque de la lune et lui demanda :

— Vous êtes marié?



Un corps sec, des cheveux du même gris que son uniforme. Entre deux âges.

Corso répondit que non.

— Vous avez bien fait, dit l'homme, en soufflant sa première bouffée d'entre ses dents mal rangées. Des femmes qui peuvent comprendre ces endroits comme nous les comprenons, il n'y en a pas.

Il gardait la braise de sa cigarette au creux de sa main, même s'ils n'étaient pas sur le pont d'un bateau et s'il n'y avait pas un souffle de vent.

— Vous descendez d'où ?

— Du Pic.

— Celui au-dessus de la mine de fer ?

— En face.

Il tira une plus longue bouffée.

— J'ai un frère curé, à Comiso. On ne se voit pas souvent mais chaque fois, je lui demande pourquoi il a pris l'habit. Et il me répond toujours que ceux qui n'ont pas reçu la grâce ne peuvent pas comprendre la joie de servir Notre Seigneur — d'une pichenette, il balançait son mégot dans la rivière. C'est pour ça que je ne vous demande pas ce que vous allez faire là-haut.

Corso fit un signe d'assentiment qui était aussi un salut et se dirigea vers sa voiture. L'homme le rejoignit pendant qu'il délaçait ses chaussures, et se mit à trifouiller l'herbe du pied, comme s'il avait perdu quelque chose qui ne méritait pas vraiment d'être cherché.

— Il y a un bouquetin mort sous le Pic, vous l'avez vu ?

Corso ôta son pantalon de montagne et enfila son jean.

— Non.

Le garde forestier regarda en direction du vallon où la lumière montait.

— Deux types de Savone l'ont tiré et ils n'ont pas été foutus d'aller le chercher. Quand je leur ai confisqué leurs fusils, l'un d'eux m'a dit de ne pas lui faire de frayeur parce qu'il était malade du cœur – il cracha. Ils nous feraient regretter les braconniers d'autrefois qui nous canardaient.

Corso boucla ses sandales.

— Bonne journée, dit-il.

En manœuvrant pour partir, il vit l'homme allumer une autre cigarette. Il l'eut dans son rétroviseur jusqu'à ce que les ténèbres, que le jour n'avait pas encore vaincues, engloutissent le point rouge de la braise, puis il descendit sa vitre et s'accouda à la portière.

Ce bouquetin, il l'avait vu la veille au soir, quand le soleil couchant avait doré le névé où gisait l'animal. Assis devant sa tente, il l'avait longuement observé, mais l'animal n'avait pas bougé, la tête tournée vers la vallée, de la même substance désormais que les pierres et les os qu'il avait piétinés deux ou trois jours auparavant. Un jeune mâle, ou bien une femelle, s'était-il dit.

Il alluma l'autoradio et roula plusieurs kilomètres en écoutant une vieille chanson de Françoise Hardy. Les paroles ne lui faisaient aucun bien, pas plus que la mélodie ou le visage de la chanteuse qui s'imposait à lui. Il l'écouta pourtant jusqu'au bout.

Quand la route pénétra un agrégat de maisons basses, il éteignit la radio et ralentit pour venir s'arrêter devant la dernière bâtisse, sur laquelle se détachait l'enseigne jaune d'un téléphone public.

La compagnie de téléphone avait changé deux fois de nom depuis qu'on l'avait installé là. Les fenêtres de la maison n'étaient pas éclairées et sans la litanie arabe qui résonnait à l'intérieur, on aurait pu la croire à l'abandon depuis des années.

Il descendit de voiture, ramassa un gravillon et le lança contre l'une des fenêtres, puis il se retourna et attendit. L'habitation d'en face avait été rénovée à la manière citadine : sous son balcon, deux dames-jeannes retournées, une moto de trial et une niche d'où sortait une chaîne en fer assez grosse pour amarrer un paquebot.

— Entre, dit une voix sèche.

Corso gravit les trois marches et pénétra dans une salle pourvue d'un comptoir et de six tables. Aux murs, des têtes de sangliers, de bouquetins, de chamois et de plus petits animaux que l'empailleur avait figés dans des poses matoises ou fières. Au sol, un carrelage à petites fleurs. Derrière une cloison en accordéon, on devinait un téléviseur et une vieille batteuse à grains.

Corso s'installa sur l'un des tabourets devant le comptoir.

L'homme, grand, vieux et maigre venait de poser une tasse sous le bec de la machine à café. Il avait l'air de s'être échappé d'un hôpital en profitant d'une porte laissée ouverte par erreur, sans avoir pris le temps de peigner ses cheveux blancs ni d'ôter son pyjama.

— Tu veux savoir qui faisait comme toi ? demanda-t-il.

Corso tendit l'oreille, mais la musique arabe qu'il avait entendue de l'extérieur s'était tue.

— Nino Oggero, se répondit le vieux à lui-même. Un jobard qui partait tout seul sans prévenir, jusqu'au jour

où il n'est pas revenu. Une semaine, qu'on a mis à le retrouver. Il s'était cassé le dos en tombant du Traverso. On ne l'a pas dit à sa mère, mais il n'avait plus un seul ongle, tellement il avait gratté pour essayer de se relever.

Il posa le café sur le comptoir.

— Le gel, et il toqua des doigts sur le bois, l'avait si bien pris que même avec la pelle, on n'a pas pu le dégager. On a dû allumer un feu et attendre, mais ceux qui le surveillaient, la nuit, ils se sont endormis, et au matin, il n'avait plus un poil sur le caillou. Sa mère, à Nino Oggero, après qu'elle l'a vu comme ça avec sa tête brûlée dans son cercueil, elle s'est confite en dévotion.

Corso but une gorgée de café.

— Ce n'étaient pas ses pieds qui avaient brûlé, l'autre fois ?

Le vieux le dévisagea, agacé, puis tourna les yeux vers le chien couché sous l'une des tables. Le ciel était désormais d'une clarté diffuse, derrière les carreaux.

— Qu'est-ce que tu regardes, toi ?

Le chien baissa le museau, l'air coupable.

— Quand je le laisse dehors, il se plaint, à cause de ses rhumatismes, dit le vieux en secouant la tête. Quand je le garde à l'intérieur, il se plaint, parce que sa nature, c'est de rester dehors. Pour bien faire, je devrais l'emmener dans les bois avec une pelle, et pour faire encore mieux quelqu'un devrait m'y emmener moi pareil. Tu veux manger ?

— Qu'est-ce que tu as ?

— Il me reste du sanglier.

Corso alla aux toilettes, enleva son chandail et son T-shirt et se lava avec le morceau de savon du lavabo. Il

gratta le sang séché de la blessure qu'il s'était faite à la base du pouce et noua son mouchoir autour.

Il portait un T-shirt propre quand il revint dans la salle.

— Il y avait un nouveau garde forestier, au pont, dit-il en remontant sur le tabouret.

De la cuisine montait le grésillement de l'huile qui chauffait. Un moment plus tard, le vieux écarta le rideau du coude et posa sur le comptoir une assiette où la viande baignait dans une sauce aux reflets de mercure, puis plaça une corbeille de pain à côté.

— Il dit qu'il a pris deux braconniers de Savone sur le fait.

— C'est ça! acquiesça le vieux.

— Ce n'est pas vrai?

— Les fusils, ces deux-là, ils savent même pas de quel côté faut les tourner.

Corso prit un verre sur l'égouttoir. Le vieux y versa un doigt de sirop de tamarin et l'allongea avec de l'eau. Il prit la couleur du maillot des joueurs, sur la photo posée au-dessus du miroir.

— Tu sais pourquoi ils l'ont muté ici?

Corso secoua la tête.

— Son beau-frère, il tenait le marché du reboisement et lui, il lui donnait du travail. Ils ont pas pu le serrer les allumettes à la main, alors ils nous l'ont envoyé.

Corso ôta un clou de girofle de sa bouche et le posa au bord de son assiette. Jamais aimé ça.

— Quel rapport avec les deux types de Savone?

— Ça te donne une idée du bonhomme, grogna Cesare. Je parie que c'est lui, qui l'a tiré, le bouquetin, après il a compris qu'il n'arriverait pas à le récupérer et il a trouvé

ces deux-là qui jouaient au gendarme et au voleur dans les bois, alors il leur a mis ça sur le dos pour en tirer profit.

— C'est-à-dire, qui jouaient au... commença Corso, avant de voir le sourire effronté de Cesare et de comprendre.

Son visage avait beau accuser toutes ses années, l'insolence de la jeunesse brillait encore dans ses yeux.

Il termina son assiette.

— Avant que tu partes, j'ai quelque chose à te montrer, dit Cesare quand Corso fit mine de se lever.

Ils sortirent par-derrière où un auvent abritait plusieurs bonbonnes de gaz et un vieux congélateur. Le chien les suivit en flairant vaguement les jarrets de Corso. La lumière avait rendu leur forme aux choses, mais pas encore leur couleur.

Le vieux ouvrit le congélateur et en sortit un paquet de nylon noué d'une ficelle. Avant de le poser par terre et de le défaire, il cria sur son chien pour l'éloigner.

— Beau travail, hein ?

Corso s'accroupit pour mieux voir.

— C'était une brebis ?

— Et une grosse.

Sans les quelques lambeaux de chair qui s'y attachaient encore, on l'aurait prise pour une couverture restée sur une route passante plusieurs jours durant.

— Je ne savais pas qu'il existait des chiens capables de faire un truc pareil.

— Ça n'existe pas, en fait.

Corso fixa le vieux.

— Un couple et un jeune mâle, acquiesça le vieux. D'après certains, ils viendraient des Apennins, mais je n'y crois pas. Il y a un an ou deux, on les a réintroduits dans le Mercantour, et m'est avis qu'ils ont passé la frontière.

Corso regarda l'animal démembré.

— Personne ne leur a encore tiré dessus?

— C'est interdit. On doit garder les carcasses et ils verront s'ils nous remboursent.

Ils remballèrent la bête morte et la rangèrent dans le congélateur. Du coin où il s'était tapi, le chien les suivit du regard pendant qu'ils revenaient au comptoir. L'un de ses yeux était opaque mais l'autre semblait en avoir hérité sa lumière.

— Bon, j'y vais, dit Corso.

Le vieux sortit un sac en tissu de sous le comptoir.

— Tu en veux d'autres? demanda Corso.

— Oui, mais des courts et où il fait chaud; tu m'apportes toujours de gros livres où il fait froid.

— Combien je te dois pour le plat?

— Avec les livres, on est quittes.

— Je te les prête seulement.

— Ne discute pas.

Une fois dehors, Corso entendit Cesare tourner le verrou derrière lui. Il avança vers sa voiture, puis revint sur ses pas. Il toqua. La porte s'ouvrit aussitôt.

— J'ai entendu de la musique arabe, en arrivant.

Cesare fit le geste de glisser les mains dans ses poches, mais son pyjama n'en avait pas.

— J'ai installé la parabole.

— Pour regarder des chaînes arabes?

— J'aime bien voir des femmes bien en chair danser tout habillées. Ça me rappelle le bon vieux temps.

— C'est juste pour ça?

— Aucune autre raison. Allez, va, tu m'as fait perdre assez de temps comme ça.